



LA LONGUE AVERSE

Lili D.

Lili D.

La Longue Averse

© Lili D., 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5045-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I / L'autre rive

Par une forte pluie battante, je me suis introduite à l'intérieur du cabanon situé dans le jardin de mes grands-parents en attendant une éclaircie.

Contre toute attente, ce fut, finalement, l'averse la plus longue que j'aie pu observer.

J'étais encore en pyjama et déchaussée, puisque je venais de sortir de ma chambre pour admirer le lever du soleil depuis le petit kiosque qui surplombe la magnifique baie de la ville de SAINT-PIERRE.

Il est vrai que depuis quelques mois j'attendais impatiemment ce retour sur mon île pour savourer toutes ces sensations exceptionnelles que sont : la douceur des alizées sur mon visage, l'herbe fraîche sous la plante de mes pieds, l'odeur de l'iode mélangée aux notes épicées de cannelle et de vanille ramassées par le vent.

Tout cela me procurait une explosion d'émotions qui ont toujours eu le pouvoir de me revigorer.

À chaque étape importante de ma vie, je me suis systématiquement retrouvée en ce lieu pour faire le point.

Cette fois, il ne s'agissait pas de cela.
Je n'étais pas à une étape importante de ma vie.
Tout était plutôt banal.
Du moins, le croyais-je.

J'avais un désir tout simple : apprécier l'expérience d'une communion sincère avec la nature.

Dans ce cabanon, une multitude d'objets étaient entreposés sur les étagères.

« Le débarras », comme l'appelait ma grand-mère, permettait de vider la maison familiale d'objets encombrants ou démodés.

De ce fait, l'intérieur de la maison se renouvelait, au fil des années.
Aussi, en balayant du regard ce rangement, j'ai eu un véritable sentiment de

voyager dans le temps.

Par exemple, la vue de la grande louche en cuivre que mamie utilisait pour récupérer la confiture de goyave qu'elle nous avait concocté, me ramena très loin en arrière, à une période où je devais être âgée de six ou sept ans.

Une époque où mamie était encore vivante, dynamique, souriante, généreuse. Son sourire faisait chanter mon cœur, il avait un vrai pouvoir curatif. Un sourire qui me manque tellement aujourd'hui.

Somme toute, j'ai très vite compris que cette averse n'était pas prête à s'interrompre.

Je me suis alors allongée sur le vieux canapé en velours de couleur crème qui avait été confectionné par un artisan ; une connaissance de mes grands-parents.

J'ai regardé, successivement, chaque objet qui avait pris place dans cet espace.

Sans m'être assoupie, mes pensées m'ont conduites vers une réflexion profonde.

Une première pensée m'a amusée : si mamie était là aujourd'hui, elle dirait certainement que ceux qui ont peu vu durant leur parcours de vie, paradoxalement, pensent plus que tout le monde, avoir tout vu, et certainement avec un « tchiiip ! ! » bien appuyé derrière.

Elle dirait cela, des personnes qui partagent à longueurs de journées leurs messages, le plus souvent diffamatoires, sur les réseaux sociaux, juste pour se faire remarquer.

À vrai dire, ma grand-mère s'exprimerait certainement en langue créole et elle dirait :

— Dèpi an moun lé palé passé pesson, sé ke i pa ni ayin de bon pou di, sa i lé sé ke yo wouèye, sé dwet an moun ki ka souffè, fôk priyé baye, tchiiip !

(Si quelqu'un tient à s'exprimer plus que les autres, c'est qu'il n'a rien d'intéressant à dire, il veut attirer l'attention sur lui, il souffre, il faut prier pour lui)

Tout d'un coup, j'ai vu mamie s'animer devant moi, avec sa main droite repliée, appuyée sur sa hanche essayant de nous « expliquer la vie », comme elle nous le répétait souvent.

À ce moment précis, j'ai eu une forte sensation de glisser à une vitesse fulgurante vers le fond d'un puits lumineux, mais parallèlement, un nombre incalculable de pensées s'entrechoquaient dans mon esprit.

J'avais l'impression de perdre le sens de la réalité, je voulais remonter, je me débattais et de nombreuses images m'arrivaient par flashes.

Soudain, j'ai vu très distinctement une lignée de mes ancêtres s'avancer dans ma direction, à pas gracieux, ils me souriaient tendrement.

Mamie était en tête du cortège, j'ai touché la main qu'elle me tendait et je l'ai physiquement ressentie sur la mienne.

Elle m'a dit : « n'aies pas peur, c'est bien moi »

Je suis restée interloquée, la bouche ouverte, et je lui ai répondu :

— Mais vous êtes, tous, déjà morts !

Suis-je devenue folle mamie ?

Comment est-ce possible ?

Elle m'a rétorqué que si un humain pense avec ferveur et détermination à un proche déjà décédé, celui-ci peut se manifester d'une manière ou d'une autre et que tout dépendait de l'intensité de la foi et de l'amour du demandeur.

Elle m'a aussi expliqué que les ancêtres sont très inquiets parce que nous sommes parvenus à une période où l'espèce humaine est réellement menacée d'extinction à cause de toutes sortes de prédatons engendrées par l'homme lui-même.

J'ai tenté de relativiser son propos en objectant que la situation n'était pas si critique et qu'il ne fallait pas se contenter de la partie vide du verre à moitié plein, puisqu'il y avait une autre moitié bien remplie.

À cause de ma réponse, tous les ancêtres ont réagi en émettant en chœur un gémissement poignant qui a transpercé le tréfonds de mes entrailles.

Ma mamie, quant à elle, s'est mise à sangloter.

Puis, avec une grande douceur elle m'a dit :

— Votre positivisme exacerbé actuel, il ne vaut rien !
C'est une illusion, montée de toute pièce par les destructeurs, les menteurs.
Il faut te réveiller urgemment.
Le verre n'est pas à moitié plein.
Il est à quatre-vingts pour cent, vide.

Instinctivement mes yeux se sont écarquillés et ma bouche s'est de nouveau entre-ouverte.

Ma mamie m'a parlé en créole et puis elle a souri :

— Fémin bouch ou, an mouch ké rentré andidanye

(Ferme ta bouche, une mouche va y rentrer)

J'ai éclaté de rire.

Malgré sa tristesse, elle avait, néanmoins, réussi à détendre l'atmosphère comme elle a toujours su le faire.

L'un après l'autre, chacun de mes ancêtres s'est exprimé concernant la perception qu'il avait de la tournure qu'avait prise les relations humaines sur terre.

Le premier à s'être exprimé, mon arrière-grand-père, je ne l'ai pas connu de son vivant, mais je l'ai reconnu uniquement grâce à quelques photos que mamie avait gardées jalousement dans le tiroir de sa commode.

Elle nous avait souvent parlé de son père, un érudit, plein de sagesse disait-elle.

Il a éduqué ses quinze enfants avec courage et abnégation.

Après le décès de son épouse, survenu durant l'accouchement du dernier, il a puisé dans sa foi pour garder le cap et rester le pilier du foyer.

« Missié poteau » : c'était son surnom, sans doute parce qu'il avait la réputation de tenir droit comme un poteau bien ancré dans le sol, malgré toutes les épreuves qu'il avait dû affronter au cours de sa vie.

Ce monsieur, robuste, grand par sa taille, foncé de peau, très bel homme, qui se tenait devant moi, m'a clouée par son regard saisissant avant de me déclamer une argumentation prodigieuse :

« Ma fille, écoute bien : pour Aristote, ce grand philosophe, même si la vertu ne

naît pas naturellement en l'homme, il est par sa nature même prédisposé à l'acquérir, de ce fait, il appartient à chacun de l'expérimenter par de bonnes habitudes de vie et de la démontrer par ses actes.

Fort de ses attitudes vertueuses, l'humain peut accomplir au quotidien ce qui sera à la fois bénéfique pour lui et profitable à la communauté.

Parce que si l'on y réfléchit bien, toute conscience morale qui a pour objectif de faire le bien sans utiliser les voies utiles pour l'atteindre, reste illusoire, sans concrétisation.

Or, précisément, vous êtes pour la plupart obnubilé par l'intangible.

Vous vivez par procuration en restant des heures sur vos canapés à vous inventer un monde dont les scénographes vous vantent les bienfaits, à longueurs de journées à travers des fictions cinématographiques.

Votre vie est calquée sur celle de fantômes puisque les personnages que vous prenez pour modèles sont imaginaires, ils jouent tous un rôle.

Et quels rôles ? le plus souvent teintés de violence, de vulgarité, d'orgueil, de jalousie, de gourmandise, d'avarice, et j'en passe...

Alors ainsi, comme vos modèles n'ambitionnent que de vous servir du sensationnel, et pour ce faire, n'empruntent que des voies pavées par le vice, vous reproduisez constamment des schémas destructeurs.

Il faut absolument vous ressaisir, il en va de l'avenir de l'humanité.

Retiens bien, il est écrit en SAGESSE 1. 4,5, tu sais, dans le merveilleux livre :

Non, la Sagesse n'entre pas dans un cœur qui médite le mal.

Et si quelqu'un est dominé par le péché, elle n'habite pas chez lui.

En effet, l'esprit saint qui enseigne les humains fuit le mensonge.

Il s'éloigne des gens qui ont des idées stupides.

Il déteste celui qui fait le mal.

Ma poupée, je pourrais te citer un nombre impressionnant d'écrits issus de civilisations diverses et variées qui ont vécu sur cette terre bien avant moi mais qui avaient compris que si elles excluaient la pratique de la sagesse elles étaient vouées à disparaître.

Aujourd'hui, le grand danger se situe dans le fait qu'il existe un nombre très

restreint d'individus qui considèrent la sagesse comme nécessaire au bien-être de l'humain.

Mon propos consiste à te mettre en garde mais aussi à te missionner à la tâche d'enseigner au plus grand nombre sur l'urgence d'un réveil éclairé.

Ta mamie qui t'a mieux connue que moi, m'a assuré que tu avais l'étoffe pour entreprendre cette aventure.

Acceptes-tu cet héritage ? ma fille »

L'ensemble de l'auditoire attendait vivement ma réponse tout en posant un regard d'empathie sur moi.

Je suis restée interdite, j'ai un peu bafouillé et j'ai répondu :

— Ce sera compliqué papi !

Après quoi, la cousine de ma mère, tatie chabine fit son intervention.

Elle, je l'ai bien connue, elle a eu un décès prématuré, mais elle était plus âgée que ma mère.

C'est impressionnant comme elle semblait avoir rajeuni.

Je me suis dit intérieurement, « la mort a un effet rafraîchissant ».

J'ignorais qu'ils pouvaient percevoir ce que je pensais.

C'est alors que tatie chabine m'a répondu, qu'en effet, le passage d'un état de vie à celui de lumière transformait notre aspect physique en le bonifiant.

Elle s'est rapprochée de moi.

Arrivée à une courte distance, elle m'a enveloppée de ses deux bras avec une délicatesse confondante.

Elle dégageait une délicieuse odeur que je ne pouvais pas reconnaître.

Il me semble n'avoir jamais humé un tel parfum avant ce jour.

Tatie chabine c'était une femme au caractère bien affirmé.

Elle avait hérité de ce surnom, chabine, comme la plupart des femmes qui ont le teint clair, dans notre culture.

Elle était claire de peau, malgré ses traits négroïdes et ses cheveux frisés.

Cette appellation que l'on a coutume d'attribuer à nos compatriotes, homme ou femme de son type, a été inventée par les colons européens durant la période esclavagiste dont notre peuple a été victime.

Subséquemment, il en a résulté un brassage de plusieurs peuples, assez singulier, dont notre communauté est issue, il existe donc une variété impressionnante de types de métissages.

Pour chaque type identifié, les maîtres ont attribué une dénomination. Pour ce faire, il se sont inspirés de croisements d'animaux.

Pas très élégant, je le conçois, mais ils considéraient que leurs esclaves étaient au même rang que leurs animaux.

Ce classement découlait d'une logique bien à eux.

C'est alors que le sens originel du mot chabin correspond à celui d'un hybride ovin/caprin.

Plus exactement, il s'agit du nom vulgaire d'hybrides du bouc et de la brebis.

Mais étonnement, il est amplement admis, dans la mentalité antillaise, que par sa couleur claire, le chabin a échappé à la condition sociale du « noir ».

Dans la même mouvance, le mot mulâtre vient de l'espagnol « mulatto », qui signifie mulet.

Les esclavagistes ont choisi d'appeler, mulets les enfants issus de leurs relations sexuelles avec leurs esclaves africaines.

Le mulet est un hybride qui résulte de la saillie d'un âne avec une jument.

Il est évident que le mot de mulâtre était extrêmement méprisant et injurieux dans leur acception du terme.

Cependant, l'interprétation fut tout autre dans les groupes d'esclaves qui assistaient au quotidien, aux traitements plus favorables dont bénéficiaient les mulâtres qui ont bien souvent pu jouir d'un affranchissement de l'état d'esclave, contrairement aux autres membres de la communauté, de teinte trop foncée.